

## Sujet 1.

Franck Pavloff, *Matin Brun*, 1998.

1	Les jambes allongées au soleil, on ne parlait pas vraiment avec Charlie, on échangeait des pensées qui nous couraient dans la tête, sans bien faire attention à ce que l'autre racontait de son côté. Des moments agréables où on laissait filer le
5	surpris, mais sans plus. C'est toujours triste un clebs qui vieillit mal, mais passé quinze ans, il faut se faire à l'idée qu'un jour ou l'autre il va mourir.
	- Tu comprends, je pouvais pas le faire passer pour un brun.
	- Ben, un labrador, c'est pas trop sa couleur, mais il avait quoi comme maladie ?
10	- C'est pas la question, c'était pas un chien brun, c'est tout.
	- Mince alors, comme pour les chats, maintenant ?
	- Oui, pareil. Pour les chats, j'étais au courant. Le mois dernier, j'avais dû me débarrasser du mien, un de gouttière qui avait eu la mauvaise idée de naître blanc, taché de noir.
15	C'est vrai que la surpopulation des chats devenait insupportable, et que d'après ce que les scientifiques de l'État national disaient, il valait mieux garder les bruns. Que des bruns. Tous les tests de sélection prouvaient qu'ils s'adaptaient mieux à notre vie
20	citadine, qu'ils avaient des portées peu nombreuses et qu'ils mangeaient beaucoup moins. Ma fois un chat c'est un chat, et comme il fallait bien résoudre le problème d'une façon ou d'une autre, va pour le décret qui instaurait la suppression des chats qui n'étaient pas bruns.
	Les milices de la ville distribuaient gratuitement des boulettes d'arsenic.
	Mélangées à la pâtée, elles expédiaient les matous en moins de deux.
	Mon cœur s'était serré, puis on oublie vite.



« Benito Mussolini et les Chemises noires à l'issue de la Marche sur Rome », dans l'*Illustrazione Italiana* (journal), 24 octobre 1922.

## Sujet 2.

### Jean Giono, *L'Homme qui plantait des arbres*, 1953.

*Le personnage qui écrit à la première personne du singulier randonne dans les Alpes. Face à l'immense solitude des lieux, il cherche un endroit où dormir. Il rencontre alors un berger qui lui offre modestement l'hospitalité.*

1	Il se mit à les examiner l'un après l'autre avec beaucoup d'attention, séparant les bons des mauvais. Je fumais ma pipe. Je me proposai pour l'aider. Il me dit que c'était son affaire. En effet : voyant le soin qu'il mettait à ce travail, je n'insistai pas. Ce fut toute notre conversation. Quand il eut du côté des bons un tas de glands assez
5	gros, il les compta par paquets de dix. Ce faisant, il éliminait encore les petits fruits ou ceux qui étaient légèrement fendillés, car il les examinait de fort près. Quand il eut ainsi devant lui cent glands parfaits, il s'arrêta et nous allâmes nous coucher.
10	La société de cet homme donnait la paix. Je lui demandai le lendemain la permission de me reposer tout le jour chez lui. Il le trouva tout naturel, ou, plus exactement, il me donna l'impression que rien ne pouvait le déranger. Ce repos ne m'était pas absolument obligatoire, mais j'étais intrigué et je voulais en savoir plus. Il fit sortir son troupeau et il le mena à la pâture. Avant de partir, il trempa dans un seau d'eau le petit sac où il avait mis les glands soigneusement choisis et comptés.
15	Je remarquai qu'en guise de bâton, il emportait une tringle de fer grosse comme le pouce et longue d'environ un mètre cinquante. Je fis celui qui se promène en se reposant et je suivis une route parallèle à la sienne. La pâture de ses bêtes était dans un fond de combe. Il laissa le petit troupeau à la garde du chien et il monta vers l'endroit où je me tenais. J'eus peur qu'il vînt pour me reprocher mon indiscretion mais pas du tout : c'était sa route et il m'invita à l'accompagner si je n'avais rien de mieux
20	à faire. Il allait à deux cents mètres de là, sur la hauteur.
25	Arrivé à l'endroit où il désirait aller, il se mit à planter sa tringle de fer dans la terre. Il faisait ainsi un trou dans lequel il mettait un gland, puis il rebouchait le trou. Il plantait des chênes. Je lui demandai si la terre lui appartenait. Il me répondit que non. Savait-il à qui elle était ? Il ne savait pas. Il supposait que c'était une terre communale, ou peut-être, était-elle propriété de gens qui ne s'en souciaient pas ? Lui ne se souciait pas de connaître les propriétaires.



« Amazonie », Tommaso Protti, 1<sup>er</sup> prix de la Fondation Carmignac pour le photojournalisme, 2019.

### Sujet 3.

Georges Pérec, *W ou le souvenir d'enfance*, 1975.

1	Je n'ai pas de souvenirs d'enfance. Jusqu'à ma douzième année à peu près, mon histoire tient en quelques lignes : j'ai perdu mon père à quatre ans, ma mère à six ; j'ai passé la guerre dans diverses pensions de Villard-de-Lans. En 1945, la sœur de mon père et son mari m'adoptèrent.
5	Cette absence d'histoire m'a longtemps rassuré : sa sécheresse objective, son évidence apparente, son innocence me protégeaient, mais de quoi me protégeaient-elles, sinon précisément de mon histoire vécue, de mon histoire réelle, de mon histoire à moi qui, on peut le supposer, n'était ni sèche, ni objective, ni apparemment évidente, ni évidemment innocente ?
10	« Je n'ai pas de souvenirs d'enfance » : je posais cette affirmation avec assurance, avec presque une sorte de défi. L'on n'avait pas à m'interroger sur cette question. Elle n'était pas inscrite à mon programme. J'en étais dispensé : une autre histoire, la Grande, l'Histoire avec sa grande hache, avait déjà répondu à ma place : la guerre, les camps. A treize ans, j'inventai, racontai et dessinai une histoire. Plus
15	tard, je l'oubliai. Il y a sept ans, un soir, à Venise, je me souvins tout à coup que cette histoire s'appelait « W » et qu'elle était, d'une certaine façon, sinon l'histoire, du moins une histoire de mon enfance.
20	En dehors du titre brusquement restitué, je n'avais pratiquement aucun souvenir de <i>W</i> . Tout ce que j'en savais tient en moins de deux lignes : la vie d'une société exclusivement préoccupée de sport, sur un îlot de la Terre de Feu. Une fois de plus, les pièges de l'écriture se mirent en place. Une fois de plus, je fus comme un enfant qui joue à cache-cache et qui ne sait pas ce qu'il craint ou désire le plus : rester caché, être découvert.



« Ne m'oublie pas », collection Jean-Marie Donat, Les Rencontres de la photographie, Arles, 2023.

#### Sujet 4.

Joseph Kessel, *L'Armée des ombres*, 1943.

#### L'ÉVASION

1 Il pleuvait. La voiture cellulaire montait et descendait lentement la route glissante qui suivait les courbes des collines. Gerbier était seul à l'intérieur de la voiture avec un gendarme. Un autre gendarme conduisait. Celui qui gardait Gerbier avait des joues de paysan et l'odeur assez forte.

5 Comme la voiture s'engageait dans un chemin de traverse, ce gendarme observa :

— On fait un petit détour, mais vous n'êtes pas pressé, je pense.

— Vraiment pas, dit Gerbier, avec un demi-sourire.

La voiture cellulaire s'arrêta devant une ferme isolée. Gerbier ne voyait, par la lucarne grillagée, qu'un bout de ciel et de champ. Il entendit le conducteur quitter son siège.

10 — Ce ne sera pas long, dit le gendarme. Mon collègue va prendre quelques provisions. Il faut se débrouiller comme on peut par ces temps de misère.

— C'est tout naturel, dit Gerbier.

Le gendarme considéra son prisonnier en hochant la tête. Il était bien habillé cet homme et il avait la voix franche, la mine avenante. Quel temps de misère... Ce n'était

15 pas le premier à qui le gendarme était gêné de voir des menottes.

— Vous ne serez pas mal dans ce camp-là ! dit le gendarme. Je ne parle pas de la nourriture, bien sûr. Avant la guerre les chiens n'en auraient pas voulu. Mais pour le reste, c'est le meilleur camp de concentration qui soit en France, à ce qu'on assure. C'est le camp des Allemands.

20 — Je ne comprends pas très bien, dit Gerbier.

— Pendant la drôle de guerre on s'attendait, je pense, à faire beaucoup de prisonniers, expliqua le gendarme. On a installé un grand centre pour eux dans le pays. Naturellement il n'en est pas venu un seul. Mais aujourd'hui, ça rend bien service.

— En somme, une vraie chance, remarqua Gerbier.

25 — Comme vous dites, Monsieur, comme vous dites ! s'écria le gendarme.



Pablo Picasso, « Nature morte à la tête de mort, poireaux, pot devant la fenêtre », Collection d'un particulier, 1945.